

l'épanouissement de la sensibilité et de l'intelligence dans la liberté harmonieuse de la prosodie. Mieux que par des commentaires obscurs et répétitifs, M. Fernand Gregh a justifié ses thèses poétiques par ses œuvres. Il y a enclous tous les échos du monde, les résonances quotidiennes de la vie dans une âme, la sûre conscience d'un homme et sa sincérité vis-à-vis de l'univers, de soi-même et d'autrui, au regard de l'infini. La poésie atteint sa véritable signification humaine que si, négation, doute ou confiance, le souffle du divin y circule et soulève l'inspiration jusqu'aux confins du mystère et de l'incompréhensible.

Nulle part peut-être mieux que dans *La Gloire du cœur*, dédié à la mémoire d'une mère, ne se trouve plus perlente et plus complète la démonstration des ressources de l'humanisme. Dans les thèmes, qui des reminiscences heureuses du passé et de la confrontation des horizons modérés de l'Île-de-France aux plus beaux paysages du monde ou d'impressions amoureuses et de voluptés spirituelles s'attendrissent jusqu'aux peintures amères des ombres allongées sur le soir de la vie et du monde, s'indique une magnifique diversité. L'ensemble de pareil livre répond à l'ample idée que se fait de la poésie, de sa poésie émouvante, celui qui, dans son étude sur Victor Hugo, a écrit cette phrase : « Il n'y a pas de sujets interdits ; il n'y a pas de beauté canonique ; tout peut être beau à qui sait voir. » Voir, sentir et rendre.

Tout cela apparaît d'ailleurs dans les *Clartés humaines* comme dans *L'Or des minutes* précieuses où s'enchaînent le rêve qui prend les couleurs dont la vie enchante et pleure, qui compose une chaîne nerveuse d'intelligence et de passion que l'on voudrait croire éternelle ou du moins aboutissant, d'anneau en anneau, au principe secret et panthéiste des causes ignorées ; ce dieu inconnu qui balance l'univers sur son axe, qui met le vain désir au cœur jamais combié des poètes et qui demeure silencieux à l'effusion des plus suppliantes prières :

*On ne peut se passer de vous, Raison de sieste,
Lol des cieux, sans des aires,
Et même en nous nous, nous sommes nous entore
Comme ces vins amers...*

*Mais quand, par les jours chauds d'être sous les étoiles,
Aux mois dorés et doux,
Dans quelque égise où l'orgue émuovait jusqu'aux
Cordes, l'air est vers vous,
Incolore,*

*Écoutant, à travers l'immense espace, attend,
Si votre verbe noli,
Je n'ai entendu, mon Dieu, que dans le vide
Mon est qui respire.*

Il est permis d'affirmer que, par-dessus d'autres qualités éminentes, l'angoisse métaphysique confère ainsi un accent particulièrement pathétique à la poésie de M. Fernand Gregh. Que cette angoisse résulte de la contemplation des grands pays muets, de la méditation d'un amour toujours menacé par la mort ou de « la majesté des souffrances humaines », comme chez Vigny ; que ce trouble soit uniquement un besoin insaisissable d'espérer et de croire à une invisible Présence, un appel douloureux vers l'impossible certitude d'un prolongement de l'être ou un sanglot au bord du néant, il ne fait que traduire l'inguerissable nostalgie d'un au-delà et la nécessité et le stoïcisme d'une fièvre soumise au destin inévitable. Écoutez-en l'aveu :

*Voici le soir qui tombe en octobre, sous une
Qu'as-tu fait des motifs où la faigue était flamme ?
Qu'as-tu fait des ardeurs et longs après-midis
De brûler lorsqu'il était en les yeux trop hardis ?
Vais ; il te reste encore un peu de crispante,
Survient ne le peut pas en regard ridicule ?
Ne marche pas non plus affolé vers la nuit ?
Mais erre en ton jardin et, dans le vent qui bruit
Et qui l'apporte en soi toutes les fleurs du monde,
Bois ton reste ici-bas d'une haleine profonde ;
Et songe que déjà, par-delà la mont bleue,
Lé-bout, dans une plaine immense, attend Dieu !*

Poème typique par sa sobriété, sa perfection et sa philosophie qui contiennent pourtant la substance même et l'inguerissable religieuse de l'inspiration humaniste de M. Fernand Gregh.

L'insolable énigme de ce mystère où se cache ce Dieu « qui n'est peut-être pas », mais qui un instant réclame, cette quête incessante et tourmentée, cette recherche et cette attente messianique du divin qui refuse de se révéler assurément, dans la poésie de M. Fernand Gregh, la continuité du haut lyrisme français. À travers Charles Guérin, qui est un étiage mystique et un croyant, à travers Charles Baudelaire, dont la foi ressemble à une perversité sacrilège, l'angoisse de Dieu rejoint ici la négation désabusée et pessimiste d'un Vigny. Et c'est là une glorieuse félicitation.

Léon Boquet.

JUSTIFICATION DE « L'HUMANISME »

Il y a dans *La Gloire du cœur*, de M. Fernand Gregh, entre tant d'autres fort beaux poèmes, d'admirables strophes où se mêle à l'intense mélancolie des choses qui furent et aux amers retours vers le passé, dans une nette atmosphère de jeunesse, le plus délicat évocation littéraire et la plus précieuse : « Au temps du Banquet ». Le Banquet était une revue de poésie. Les convives invités par Fernand Gregh à s'y rassembler d'ambroisie se nomment Daniel Halévy, Barbusse, Robert Dreyfus, Robert de Fiers et de Marcel Proust.

Aux yeux notre coauteur sous la paupière. Au temps du Banquet, c'était vers 1900. Heureux âge des Biers départs ! Heureux âge d'enthousiasme, de foi et de désintéressement aussi que cette période de 1900, dont on a cru plaisant de méditer ! L'époque n'était pas ridicule en son entier. On n'ambitionnait pas alors, par snobisme ou par fanfaronnade, de précipiter la décadence des lettres et des arts, mais de chercher plutôt les éléments d'une renaissance française et, sans cesse, des raisons solides d'espérer mieux que la veille. On voulait, en particulier, rendre à la poésie son prestige et assurer l'impérialisme lyrique sur les productions de l'esprit.

Il naissait alors à peu près une revue par quinzaine. Des énéades se fondaient à cadence précipitée où l'on hissait sur le pavés des échos de groupe éphémères et acclamés. Et les poètes ne négligeaient aucune occasion de s'assembler pour signer des manifestes qui devaient, chacun et tous, agir comme des ferments sur les tendances et les destinées de la littérature.

Vie et mort des jeunes périodiques. Programmes, appels, proclamations. Offensives et répliques. Intense bouillonnement cérébral. Audaces et activités intellectuelles. Heureux temps où les idées, les affirmations gratuites et les préjugés, pé-més, se heurtaient dans un emballlement souvent chimérique mais toujours généreux et noble ! À l'heure du symbolisme au déclin, les écoles tumultueusement se levèrent dont les héros interpellèrent leurs troupes et le public.

Il faut vouloir rappeler les principales au moins de ces adresses au siècle dont plusieurs, par tradition, paraissent ici même et d'un résultat chaque fois une croisade en faveur d'un nouvel idéal et d'une esthétique nouvelle. Ah ! qu'elles sont nombreuses les écoles et les déclarations ! Successivement ou simultanément, on vit apparaître le naturalisme, dont les promoteurs étaient Saint-Georges de Bouhélier, Eugène Montfort et Maurice Le Blond ; le régionalisme aux multiples variétés, selon qu'il est cultivé à Toulouse avec Magre et Deboussquet, à Béliers avec Ernest Gaubert, à Aix avec Joachim Gasquet, à Nancy avec Charles Guérin et René d'Avril, au Havre avec Robert de la

Villehervé, ou à Lille. La jeunesse septentrionale se renforçait là d'une alliance étroite avec toute la Belgique française. Voici, en outre, les diverses formes du spiritualisme et de l'idéalisme ; puis, en rivalité sans fin, le néo-romantisme et le néo-classicisme, deux formes que les générations poétiques ressuscitaient sans cesse. Et je dénombre encore le synthétisme, le stacisme, l'intensité, de Charles de Saint-Ger, le symbolisme d'Albert Lantier et de Fleisheimann, le visionarisme, l'inscientisme, le futurisme d'importation italienne, le paroxysme venu d'Amérique via Anvers, le scientisme, cette rénovation de la poésie sociale issue de la « Foi nouvelle », l'instaurisme, le magistisme, le magisme... Que sais-je encore ? Sans omettre dans tout cela des dissidents et des transfigés. Mais deux systèmes, par-dessus tous, s'imposent à l'attention par leur conception et la valeur de leurs coryphées : l'intégralisme de MM. Adolphe Lacuzon et Boschot et l'humanisme de M. Fernand Gregh.

Écoles et manifestes s'opposent et s'affrontent d'ailleurs avec intrépidité et d'une belle ardeur combattive, chaque groupe croyant posséder la vérité du lendemain, hostile à la vérité de la veille. En réalité, nul ne possède qu'une parcelle de la vérité lyrique. Tous prétendent trop aisément n'envisager la complexité de la poésie que sous un aspect ou un angle qui leur est spécial, tantôt du plan de l'inspiration ou du thème, tantôt selon le domaine étroit de la technique. Et voilà pourquoi, sans doute, tant et tant de ces écoles sont mortes et que sont morts leurs dogmes provisoires sans laisser quasiment de trace sur la mer mouvante de l'évolution littéraire, ou tout à l'efface. Qu'en restait-il, en effet ? Quelques théories seulement ; à peine de quoi meubler un chapitre de l'histoire de la poésie. Plus rarement, quelques hautes œuvres, comme *Éternité*, et les ouvrages de M. Fernand Gregh qui ont paru après sa lettre sur l'humanisme, publiée par le *Figaro* du 12 décembre 1902.

Il importe, en effet, de préciser que M. Fernand Gregh, à l'encontre des poètes cités plus haut, s'est toujours défendu d'être un chef d'école. Défendu aussi d'avoir écrit un véritable manifeste. Au milieu des clamours et visées contradictoires qui tentaient de rallier la jeunesse à certaines thèses, M. Gregh, ramenant la situation aux méthodes des deux principales écoles en présence, constatait combien sa génération était lasse d'une certaine impossibilité de ces créateurs de beauté formelle qu'étaient les Parmissiens, lasse également d'une certaine incolérance dérivée d'un trop vil amour du mystère et de l'abus de l'allégorie, de la beauté par le rêve que représentaient les symbolistes et

leurs continuateurs plus ou moins mallearméens, plus ou moins zévoués ou honteux.

En face des systèmes hostiles, lui ne renait rien des apports antérieurs, n'ambitionnait pas de réintégrer la santé dans l'art qu'il ne jugeait pas malade mais seulement aventureux. Il suggérait, par un stacisme bien entendu, une fusion de Jort pour Jort, du symbole et de la vie, afin d'aboutir à une esthétique plus directe, plus intime et plus tendre qui puiserait les motifs de son enthousiasme dans ce qui constitue l'essence même de l'homme moderne et l'atmosphère immédiate où il se meut.

Puisque, écrivait M. Fernand Gregh, les poètes d'une génération sont amenés à se grouper sous une dénomination commune, je crois que le mot le plus juste qui puisse qualifier le mouvement de la nouvelle génération est le beau mot, rajourné et élargi à cette occasion, d'humanisme.

Ainsi défini, l'humanisme, du moins par son nom de baptême, se renouait-il au grand mouvement de renaissance de la Pléiade ? Par elle et à travers elle, à la poésie de l'antiquité et à la tradition classique qui fait circuler dans les siècles, grâce à des règles éprouvées, un courant de beauté, sourde ou apparente, mais continue. Point d'école surajoutée aux écoles existantes. Sur les canons impératifs, point de canons supplémentaires, ni la moindre excommunication miseuse après tant d'excommunications majeures fulminées par les dogmatistes. L'humanisme ne voulait être qu'une formule commode et compréhensive, un refuge. Sous cette étiquette, on couvrait au banquet de la vie tous les poètes pour qui la nature, les actions ou réactions sentimentales provoquées par les joies ou les douleurs alternées de l'individu, ainsi que le dynamisme latent qui affecte profondément le cœur, l'esprit et l'âme, devaient l'essence même d'un lyrisme dont les racines plongent avant dans l'inquiétude religieuse, philosophique, sociale et morale de notre temps.

En somme, dans le cadre des lois rythmiques assoupies par les devanciers, selon la mesure même de la poésie évoluée telle que le classicisme, le romantisme et le symbolisme et ses dérivés l'avaient façonnée, M. Fernand Gregh, sans recourir à l'anarchie ni discipline trop stricte, insaurait un équilibre de beauté plus vivante et plus nourrie d'humanité, fondé sur la tradition et capable de fournir aux richesses inépuisables du lyrisme français leur plein rendement de pensée, d'émotion et de forme.

Cette esthétique dépassait les pelles recettes ordinaires et témoignait d'un sens de l'universel, d'une sagesse envers le génie de la race et sa formation qui en faisaient ensemble la logique et